

Des nouvelles de l'« autre solitude »

Matt Cohen, *Trotsky* (traduction de Daniel Poliquin), Québec, L'instant même, 1997, 228 p.

Neil Bissoondath, *Arracher les montagnes* (traduction de Marie José Thériault), Montréal, Boréal, 1997, 306 p.

Michel Lord

Numéro 89, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38121ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1998). Compte rendu de [Des nouvelles de l'« autre solitude » / Matt Cohen, *Trotsky* (traduction de Daniel Poliquin), Québec, L'instant même, 1997, 228 p. / Neil Bissoondath, *Arracher les montagnes* (traduction de Marie José Thériault), Montréal, Boréal, 1997, 306 p.] *Lettres québécoises*, (89), 31–32.

Matt Cohen, *Trotsky* (traduction de Daniel Poliquin), Québec, L'instant même, 1997, 228 p., 24,95 \$.

Neil Bissoondath, *Arracher les montagnes* (traduction de Marie José Thériault), Montréal, Boréal, 1997, 306 p., 24,95 \$

NOUVELLE
Michel Lord

Des nouvelles de l'« autre solitude »

Même si ce n'est pas le déferlement, des écrivains de haut calibre traduisent de plus en plus les nouvelliers canadiens-anglais.

AVEC L'OBTENTION DU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL de la traduction, pour *Arracher les montagnes* de Neil Bissoondath, Marie José Thériault crée ainsi un pont d'or entre le monde de la *short story* et celui de la nouvelle. Le monde de la nouvelle est même doublement en fête, car le prix du Gouverneur général du roman et de la nouvelle a été accordé à Aude, pour son recueil de nouvelles, *Cet imperceptible mouvement* (XYZ éditeur). Le double phénomène illustre clairement que dans l'espace francophone autant qu'anglophone, les écrivains québécois et canadiens pratiquent ce genre bref avec un art consommé, et s'intéressent de plus en plus les uns aux autres. Le fait que Daniel Poliquin, autre nouvellier remarquable, traduise l'œuvre de Matt Cohen, n'est pas pour amoindrir la portée de mes remarques.

Matt Cohen et Neil Bissoondath sont deux écrivains déjà reconnus au Canada anglais (ils ont droit à une entrée dans la deuxième édition du *Oxford Companion to Canadian Literature* (Oxford University Press, 1997)). Cohen, l'Ontarien, a plus d'ancienneté puisqu'il publie depuis près de trente ans, alors que Bissoondath le fait depuis un peu plus de dix ans. Mais en dépit de manières bien distinctes, les deux écrivains ont au moins un point en commun — qu'ils partagent d'ailleurs avec moult nouvelliers québécois —, soit la propension à pratiquer une écriture de la dérive existentielle, moulée dans des formes idoines.

Un maître de la forme brève

Le titre du recueil de Cohen est en ce sens un peu trompeur, du moins en français (en anglais, plus révélateur, il s'intitule *Living on Water*, 1988), car il laisse présager des nouvelles vaguement trotskistes, ce qui n'est pas le cas. Mais à y regarder de près, le nom de Trotsky ne fait-il pas référence à une des dérives existentielles les plus spectaculaires du xx^e siècle ? « Trotsky » est en fait le titre de la première nouvelle du recueil, où un narrateur torontois, nommé Léon Trotsky, professeur de littérature anglaise (« profession parfaite pour un schizophrène », p. 12), évoque certains moments forts de sa relation avec une collègue et amie, Rebecca Thomas, très malade. Il donnera son dernier cours à sa place, tout juste après sa mort. Au milieu de tout cela, des commentaires sur tout et sur rien, sur Virginia Woolf, Walter Benjamin, Kafka, et aussi, bien sûr, sur Lénine et Staline, ainsi que sur la disjon-

tion du narrateur : « J'avais fait un rêve au sujet de ma propre disjonction culturelle, ou du moins au sujet de ce voyage entre ces deux cultures qui sont censées être miennes. » (p. 18) Le narrateur parle alors de ses ancêtres, des Juifs de Russie venus au Canada. Ce qui lui ferait bien plus que deux cultures (la juive, la russe, la canadienne...), bien que lui-même navigue entre ces réalités de la manière à la fois la plus détachée et la plus angoissée. C'est un peu cela, cette distance ou cette instance lyrique et critique, qui donne le ton à chacune des neuf nouvelles de *Trotsky* : des formes de monologues intérieurs évoluant en zigzag, voguant au gré de la fantaisie de narrateurs qui, au milieu de leurs discours, racontent toujours des fragments d'histoires, de vie et de mort, d'amours et de séparations. Certains titres sont d'ailleurs fort évocateurs de la manière d'écrire, de son mouvement : « Souvenirs juifs », « Au bord de l'eau », « Miroirs », « Nuits blanches », « Traversée du désert ».

Dans « Souvenirs juifs », par exemple, la dérive de la mémoire paraît totale, le discours allant du grand-père du narrateur jusqu'aux obsèques de Léonard, un pensionnaire de la famille, en passant par l'évocation de bien d'autres personnages. Dans la marche du récit, le narrateur joue de l'aléatoire (un aléatoire qui sied tout à fait au genre fragmentaire du souvenir) : « Et alors un fragment de passé — le souvenir d'une autre école, d'autres garçons — sort de ma bouche malgré moi. » (p. 49) Ce faisant, le narrateur ne cherche pas à tout montrer, à tout expliquer : « L'explication réside dans d'autres histoires, des histoires trop longues et trop sinieuses pour être racontées. » (p. 58) Dans ce sens, Matt Cohen apparaît comme un maître de la forme brève, car au milieu de tous ces fragments d'errance, il se crée des blocs de sens, mais aussi des vides, qui n'entravent en rien le plaisir du texte, mais au contraire, le créent.

L'exil et le royaume

Le recueil de Neil Bissoondath, *Arracher les montagnes* (*Digging up the mountains*, 1985), est paru en anglais presque en même temps que *Living on Water* de Cohen. Originnaire de Trinidad, puis ayant émigré au Canada en 1973, Bissoondath vit au Québec depuis quelques années. C'est l'auteur louangé du *Patient anglais* (*The English Patient*), qui a aussi provoqué un scandale au Canada anglais en publiant un essai intitulé *Le marché aux illusions* (Boréal et Liber, 1995) dans lequel il pourfend la politique du multiculturalisme, si chère aux bien-pensants.



Matt Cohen

ESPACE GO PRÉSENTE
AVEC LA COLLABORATION DE



CRÉATION
MONDIALE

LE CHANT DU DIRE-DIRE

DE DANIEL DANIS
MISE EN SCÈNE DE RENÉ RICHARD CYR AVEC



PASCAL
CONTAMINE



KATHLEEN
FORTIN



FRANÇOIS
PAPINEAU



STÉPHANE
SIMARD

« LE CALME REVENU, ESSAYER DE
CONSULTER SES FRÈRES DE LA PEUR,
DE LA PEUR QUI VIENT DU FIN FOND
DU 28 AVRIL
AU 30 MAI 1998
DE LA PEUR, C'EST PLUS DIFFICILE
QUE DE BÂTIR UN CHÂTEAU, JE PENSE »
ROCH



Théâtre ESPACE GO
4890, boul. Saint-Laurent
Montréal
Réservations : 514.845.4890
Admission : 514.790.1245

Dans *Arracher les montagnes*, il se révèle un nouvellier également percutant, sachant toujours accorder de l'importance à la lisibilité, tout en jouant sur les dérives de la pensée et des êtres. L'œuvre, dans la belle traduction de Marie José Thériault, est forte, car s'y racontent de manière plaisante, tantôt ironique, tantôt dramatique ou tragique, les petits et les grands malheurs de l'être contemporain en perpétuelle dérive. La modernité de Bissoondath se trouve là.

Des quatorze nouvelles du recueil, presque toutes abordent la thématique de l'exil, de la migration, de l'errance, de l'incertitude. Un personnage comme Hari Behari, dans la nouvelle éponyme, n'en peut plus de toutes les violences commises sur son île des Caraïbes, et il se résigne à partir. Mais la veille de son départ, il arrache la pelouse qu'il venait de faire installer, et il aimerait aussi arracher les montages environnants. Signe de colère ou d'impuissance ? Désir d'emporter avec lui sa terre natale ou de la détruire ? Tout est laissé dans l'ambivalence. Le thème de l'exil est abordé sous un angle inusité, inversé, dans « On peut mourir de bien des façons », où un habitant des Caraïbes est revenu dans son pays après un exil à Toronto ; il rêvait d'aider les siens, mais il ne songe plus qu'à retourner à Toronto, semblant condamné à s'ennuyer continuellement de son pays d'origine ou de son pays d'adoption. Le discours se fait plus politique dans « Le révolutionnaire », mais c'est pour montrer un pseudo-révolutionnaire qui rêve de fomenter la révolte à Trinidad de manière parfaitement inconsciente : il veut sauver son peuple, se livrer à des tueries, puis repartir à l'étranger après la révolution, tout en se fichant de ce que sa femme en pense. Les portraits de Bissoondath sont sans pitié à l'égard de la bêtise et de la violence, d'où qu'elles viennent.

Certaines nouvelles traduisent des drames plus pathétiques, comme dans « La cage », où une jeune Japonaise refuse de se soumettre à la tradition que son père veut la forcer à suivre. Elle s'exile un temps à Toronto (qui est la ville rond-point dans l'univers de Bissoondath), puis revient au Japon où elle sent qu'elle reviendra chez son père et qu'elle vivra selon les traditions qui font de la femme la servante de l'homme. Il y a ici une critique virulente, décrite tout en subtilité, du rôle ingrat que la femme moderne doit encore jouer dans certaines cultures.

Il y a bien d'autres nouvelles qui traitent de formes de violence, montrant toujours des femmes et des hommes emprisonnés dans des cages ou, au contraire, voguant à travers le monde comme des errants qui se satisfont rarement de ce qu'ils ont trouvé. C'est qu'il y a souvent, au bout du parcours, la mort ou le sentiment d'insignifiance. En ce sens, la dernière nouvelle, « En comptant le vent », est la plus dure et la plus belle de toutes. Un jeune homme, vivant sous une dictature militaire, finit lui aussi par devenir fou comme sa grand-mère, avec qui il « compte le vent interminable, le vent qui souffle tout sur son passage, tout le bien, tout le mal, toute l'immense tristesse » (p. 299).

Les recueils de Bissoondath et de Cohen ne font pas dans le roman rose, et leur lecture laisse en nous quelque chose d'inoubliable. Espérons que les traducteurs continueront leur magnifique travail, car à fréquenter de pareils écrivains, les francophones ont tout à gagner.

